La carte de l'Europe

Autor(en): **Morax, René**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 25

PDF erstellt am: **11.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-211356

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

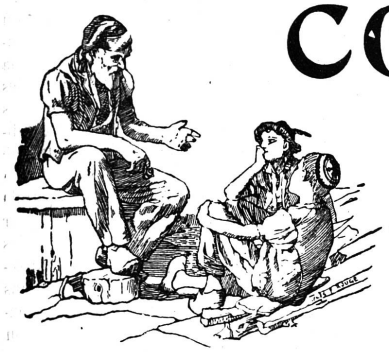
http://www.e-periodica.ch

53me ANNÉE — N° 25. Samedi 19 juin 1915.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 19 juin 1915 : Les foins (V. F.). — Madrigaux. — La saitauza (L. Croisier). — La carte de l'Europe (René Morax). — Gratta mé, tè grattéri (David dao Teliet). — A Pierre d'Antan ! (L. Md.). — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) *(A suivre).*

LES FOINS

Prends ta faux, ton bidon pour boire,
Prends ton marteau, ta pierre noire,
Faucheur ! car c'est en juin
Que l'on fauche le foin.

Ce refrain de la chanson de Pierre Dupont, nos faucheurs ne l'entonnent guère ; on ne les entend pas chanter non plus les gais couplets de Dénéréaz :

Hardi, sâitau, l'a fiai trâi z'haurè,
L'è lo momein dè se lévâ !
Lè z'espacettè son dza maurè,
Alein vito lè mettrè bâ !
N'ain bounè fau, bounè molettè,
Bon bré, bon dzerret, dâi fautzi
Qu'ont duè solidè manettè,
Et noutrè covâi son godzï.
Et zin, zin zin,
Hardi ! onna molâie;
Et zin, zin, zin,
Que la fau copâi bin !

Tout ceci est charmant; mais quand, la faux dans les mains, les reins ployés et tordus par le glissement de la lame à rase terre, le paysan fond son pré, il n'est guère porté à rire ou à chanter ; son esprit se fond tout entier dans l'effort rythmique aboutissant à chaque pas à une nouvelle coupe en arc de cercle. C'est que faucher n'est pas le badinage dont parle Mme de Sévigné dans une de ses lettres à M. de Coulanges :

... Vous savez que madame la duchesse de Chaulnes est à Vitré; elle y est toute seule, mourant d'ennui. Comme je suis sa seule consolation, après l'avoir été voir, elle viendra ici, et je veux qu'elle trouve mon parterre et mes allées nettes, ces grandes allées que vous aimez... Vous savez qu'on fait les foins ; je n'avais pas d'ouvriers ; j'envoie dans cette prairie, que les poètes ont célébrée, prendre tous ceux qui travaillaient pour venir nettoyer ici, et, en leur place, j'envoie tous mes gens faner. Savez-vous ce que c'est que faner ? Il faut que je vous l'explique : faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner. Tous mes gens y allèrent gaîment; le seul Picard vint me dire qu'il n'irait pas, qu'il n'était pas entré à mon service pour cela, et que ce n'était pas son métier, et qu'il aimait mieux s'en aller à Paris. Ma foi ! la colère m'a monté à la tête; je songeai que c'était la centième sottise qu'il m'avait faite; qu'il n'avait ni cœur ni affection; en un mot, la mesure était comble. Je l'ai pris au mot, et quoi qu'on m'ait pu dire pour lui, je suis demeurée ferme comme un rocher, et il est parti. C'est une justice de traiter les gens selon leurs bons ou mauvais services. Si vous le revoyez, ne le recevez point, ne le protégez point, ne me blâmez point, et songez que c'est le garçon du monde qui aime le moins à faner, et qui est le plus indigne qu'on le traite bien.

Non, faucher n'est pas une amusette de petite madame. Demandez au commissaire Potterat de M. Benjamin Vallotton ce qu'il en pense. Vous savez que ce bon Potterat voulut montrer un jour aux habitants de Bioley-Orjulaz que, malgré sa corpulence, il maniait la faux aussi bien qu'eux-mêmes, aussi bien notamment qu'un certain Noverraz. Et, de grand matin, il prit place dans la bande des faucheurs.

... Il fauchait sans se presser, balançant son buste de gauche à droite, puis de droite à gauche, en un mouvement majestueux, régulier comme ces balanciers de vieilles horloges dans leur caisse de bois bruni. C'est qu'il avait une façon de poser sur le sol le talon de sa faux, et d'enlever dans le gazon des largeurs superbes, qui humiliait Noverraz lui-même. Et, avec cela, le coup était net, l'andain régulier et l'on ne voyait nulle part, sur le gazon coupé, de touffes oubliées ou d'escaliers trahissant le débutant...

Cependant, malgré les apparences, et l'ardeur du premier zèle tombée, Potterat n'en menait pas large. Il tenait tête à ses adversaires, sans doute, mais dans un raidissement de toute sa volonté. Il fondait sous le soleil, littéralement, à se croire sous un jet d'eau...

Torturé par les ampoules et par les courbatures, il eut l'héroïsme de tenir bon jusqu'au soir, sans une plainte; mais, une fois dans son lit, il « exhala tout le fiel qu'il portait sur le cœur : »

— Charrette ! heureusement que j'ai montré à Noverraz que ceux de Lausanne valent bien ceux de Bioley-Orjulaz..! Mais maintenant, c'est bon, ce commerce !... Les salauds ! ils m'ont plus brigandé en un jour qu'en trente ans dans la police. Encore deux heures de plus et ils me rentraient sur un brancard ! J'ai les pieds enfles, les genoux déboîtés, les reins tordus, les côtes sens devant dernier, le cotzon maillé, la peau des mains loin ! Je veux être joli poû rentrer ! Ma foi non !... J'aimerais mieux boire de l'eau de Romanel le restant de ma vie que de demeurer par là... Poison de villâge !...

Et cependant le commissaire était un enfant de la campagne !

Quant à ceux qui n'ont pas appris à faucher dans leur jeunesse et s'imaginent que rien n'est plus aisé, laissez-les essayer un peu ; ils n'auront guère envie de renouveler la tentative : on naît faucheur, on ne le devient pas.

V. F.

Madrigaux.

Vous êtes belle, et votre sœur est belle ;
Entre vous deux, tout choix serait bien doux :
L'amour était blond comme vous;
Mais il aimait une brune comme elle.

* * *

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement.
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

LA SAITAUZA

Dein noutra granta fin, n'é rin oïu molâ :
L'ant fé venî dè llin, que dian, onna saitauza ;
Lè tzévau l'ant séyï et lè fellie ant fénâ.
La beinda dâi saitau l'ein è tota dzalauza.

Laissi-mè vo parlâ dè cllia bal'einveinchon
Po raclâ ti lè prâ coumein on tond lè fâïe ;
Ai z'ovrâ de tzi no, cein fé 'na pout' acchon,
Lè covâi étian mou et lè fau z'eintzapllâïe.

Dix saitau, vaide-vo, cein ne lâi monte rein,
Et s' ll' uti bin menâ, l'è on diabllo à l'ovradzo ;
Ne fé pa lo delon et ne bâi rein de vin ;
Ie cop' et cop' adé de tieur et de coradzo.

L'è veré assebin que cein cote gallià
Po nurî dâi saitau et lau ballî à bâire ;
Car ne dian jamé : « prau » quan vo parlâ de cllià
Et se l'è crouï', adon cein lau ballie la fâire.

Tot parâi, ne sé pa cein que cein vau ballî,
Se por tot einveintâ y a tant dè fine titè !
Lè z'ovrâi porrant bin tréti restâ au lli,
Se l'ovradzo sè fa quazu tot per dâi bitè.

Au dzo de vouâi, tsacon vau fére dau nové :
On tzandze tret, tserri, catzîmo et chômô ;
A Berna vant méclla lè z'or avoué lè vé,
Et promettant dâi z'au que l'arant ti dou dzôno.

Mâ tot cé biau trafi l'è bon por clliau qu'ant prau,
Câ por lè pourè dzein qu'ant fauta dè mounïa,
Quan sè vint que fâ frâi, âi dzo cor, sein sélau,
Le tererant adi lo diabllio per la kiûa !

L. Croisier.

LA CARTE DE L'EUROPE

C'était en août dernier, en pleine émotion du début de la guerre, le landsturm était mobilisé. L'article suivant, de René Morax, fut publié par le *Journal de Morges.* Le landsturm a posé les armes ; apparemment, il ne les reprendra pas. Mais la guerre existe toujours et l'article de René Morax est bien encore de saison :

Les hommes du landsturm sont logés dans l'école primaire de Morges. L'inaction forcée de cette matinée leur pèse. Ils ont déjà passionnément discuté les nouvelles des journaux. Maintenant ils sont étendus sur la paille, en regardant pendues au mur les photographies du monument de Pestalozzi et de Davel, et cette affiche grise qui représente la Jungfrau au soleil levant.

Autrefois, il y avait la carte de l'Europe et du Monde.

L'un d'eux est descendu chez la concierge, pour demander où sont ces cartes qu'on étudiait autrefois, quand les pupitres étaient à leur place et non empilés contre le mur.

La concierge lui a dit :

— La carte est dans les prisons.

Elle est montée, en prenant la clef du cachot. L'instituteur a placé près des portes, que maintiennent de solides verroux, les cartes roulées. Il a craint les déprédations, mais lequel de ces hommes songerait à détériorer ce qu'il sent être son bien ? Cette mise sous séquestre semble

prendre un sens, dans ces jours où tout est symbole et présage.

Les hommes ont déroulé d'abord une carte physique, sans un de ces beaux noms qui sonnent dans l'Europe l'histoire de la civilisation. Il n'y a que ces taches que font sur la terre les mers, les lacs, les forêts et les montagnes. Ils ne retrouvent que les formes familières à l'œil. Le grand lion de Scandinavie se précipite sur la frégate d'Angleterre, avec son oriflamme déchiquetée. La mer Baltique était semblable pour les écoliers à une femme agenouillée, son panier au bras, et là-bas la botte d'Italie échappe à la main sèche et mutilée de la Grèce. Aujourd'hui, au versant occidental des Alpes, la sombre forêt de Germanie, où les armes retentissent, menace la plaine de France, la belle terre des blés.

Mais où s'arrêtent les pays et les races? Personne n'a tracé ces frontières que les armées acharnées vont marquer d'une lisière pourpre. Toutes ces villes si convoitées, si âprement défendues, ne sont que de petits ronds, comme ceux que font les balles dans une cible.

Les soldats sont impatients de voir les pays où les armées gonflent comme des eaux derrière des digues.

Voilà la carte politique, avec ses pays multicolores, ses villes pareilles à un champ de myrtilles et de fraises, et les noms magnifiques écrits en grandes lettres, ou en minuscules grasses, tous ces noms qui évoquent les contrées et les peuples, les fleuves, des forteresses, des palais, des cathédrales, une vie ample, variée, nombreuse, tous les langages divers qui montent du sol comme le chant des oiseaux. Ces noms sont les inscriptions que le temps a laissées sur cette pierre usée par les siècles. C'est tout le passé de ceux qui respirent aujourd'hui.

Deux petites épées noires sont la croix dressée sur les champs de bataille.

La concierge dit à ces pères de famille, sévèrement, comme à des enfants :

— Vous y ferez bien attention...

Un carabinier, qui a des cheveux blancs, répond avec un peu d'humeur :

— Allons, nous sommes des hommes sérieux, on n'y fera pas de mal.

Et le sergent-major dit brusquement :

— Je la reconnais, c'est celle que nous avions, il y a trente ans.

La toile cirée est bien fatiguée : elle a été déchirée dans le bas, près du rouleau de sapin, verni en noir. Elle a l'air humble et misérable des vieux objets usés que l'on ne regarde plus. Dans ce jour, elle a pris la valeur d'une œuvre d'art, tant elle retient de regards avides, tant d'attentions tendues et concentrées. Elle est pendue au-dessus des fusils, rangée contre le mur et dans le porte-parapluies. Elle est comme ces trophées de guerre que l'on oublie longtemps sous la poudre des musées.

Il semble que chacun pourra déchiffrer sur ce dessin précis et énigmatique de l'Europe, le plan secret des destinées.

Les frontières ont varié depuis trente ans ; où est aujourd'hui cet empire des Turcs qui remontait jusqu'au fond de l'Adriatique? Ni les acquisitions habiles de l'Autriche, ni les conquêtes des Etats Balkaniques ne sont marquées sur ce coin de terre. Ces noms de bourgades ou de villes que les écoliers ignoraient autrefois, dans une contrée plus mystérieuse que le royaume de Thulé, évoquent par leurs sonorités rauques le souvenir de sauvages mêlées.

Ce n'est pas leur pays qui intéresse les Suisses, ils en connaissent bien la position et la forme. Il y a ce point dangereux, où les armées sont si près l'une de l'autre. Les Allemands passeront-ils comme en Belgique, puisqu'ils ont avoué leur mépris du droit des gens, avec orgueil? Tous ces hommes, auxquels on recommande la prudence, vont dire ici tout haut leur réprobation de l'Empire qui a voulu la guerre et qui débute par l'écrasement des neutres.

Aussi leurs regards cherchent-ils Liège, la ville déjà glorieuse. Elle porte, comme toutes les villes fortifiées, une petite couronne noire. Ses forts font à la ville comme cette décoration que l'on donne aux blessés sur les champs de bataille. Son souvenir reste lié à ce roi héroïque, qui, en repoussant les offres déshonorantes et les bas marchandages de l'agresseur, a trouvé des paroles qui renouvellent l'histoire. Les conditions médiocres d'une vie facile font douter des caractères que veulent soudain les grandes circonstances.

— Tenez, voilà Jemmapes et Waterloo, dit le sergent à moustaches de grognard, qui connaît les dates et les généraux de l'Empire, celui de Napoléon.

— La route est encore longue de Liège et de Namur, jusqu'à Paris; ce ne sera pas, comme ils croient, une promenade.

— Ils ne pensaient pas que les Belges oseraient se défendre. Hein, si la Suisse était sur la route de Paris!

— Nous aurions fait comme eux.

Il y a un mélange de jalousie pour cet héroïsme des Belges, et un soulagement égoïste, que l'on n'avoue pas, de voir détournée pour le moment de la Suisse, la terrible menace qui pèse sur toute l'Europe.

Mais quelqu'un remarque d'une voix calme.

— C'est l'Alsace qu'il faut plaindre.

Il semble que tout l'empire qui cherche depuis quarante ans à la réduire à la soumission et au silence, pèse sur elle de sa masse d'acier et de fer. L'Allemagne en a fait son glacis; est-il vrai que les Français sont à Mulhouse? On annonce le matin une nouvelle que le soir dément. La France reprendra-t-elle sa rançon? Chacun de ces hommes pacifiques comprend aujourd'hui le sens du mot revanche.

Ce n'est pas Belgrade, chaque jour prise et chaque jour bombardée, qu'il nous faut chercher de l'autre côté. Un des soldats a dit :

— Tiens, tu vois, Berlin est près de la frontière, comme Paris.

Un autre exprime lentement sa pensée.

— C'est grand presque comme le reste de l'Europe, cette Russie! Il doit y en avoir des millions et des millions.

Chacun alors a le sentiment du nombre, ce nombre qui pour certains tacticiens est la force. Il semble que de cette énorme surface les bataillons vont se lever et s'avancer comme des fourmis sur le sable. Un flot plus large et plus violent va envahir l'Allemagne qui se rue sauvagement à l'ouest.

Mais il y a là, la grande plaine, qui de nouveau verra le choc des armées.

— La Pologne.

C'était un pays qui semblait disparu, il y a à peine un mois encore, et le voici qui se dessine de nouveau sur la carte. De son doigt sec, le sergent semble recoudre ensemble les trois morceaux de la nation déchirée.

— Ceci est aux Prussiens, ceci aux Russes, ceci aux Autrichiens. Et c'est là qu'on mettra les hommes de même race les uns contre les autres.

Ce sort tragique, qu'ils imaginent pour leur propre pays, émeut tous ces hommes. Dans ces jours d'angoisse, il semble que les blessures que le temps essaya de panser se remettent à saigner.

— Pourtant, si la Pologne redevenait un Etat...

La carte ne répond rien à toutes les suppositions. Ces hommes graves qui n'ont plus les illusions de la jeunesse, n'osent pas prévoir pour la guerre une fin logique ou qui réponde à leur sens du droit et de la justice. Ce désir des conquêtes et de l'or souffle sur la vieille Europe, comme un effroyable ouragan. Chaque nation est sûre de la victoire, aucune ne sait où la mène la destinée. Tels qui s'en vont en chantant reviendront brisés, et partout ce sera la misère, la ruine et le deuil. Les jeunes énergies devont ensemencer les champs labourés où les bonnes et les mauvaises croyances, les traditions, les idées lâches et généreuses ont été arrachées pêle-mêle par le soc de la violence.

Ils n'ont devant les yeux qu'une vieille toile cirée, grise de poussière, en loques. La largeur d'un pouce représente des lieues de route, des champs, des villes, où les hommes déjà s'entretuent comme les myriades d'infusoires dans une goutte d'eau. Les noms de ces villes inconnues sonneront demain comme un glas, ou comme un carillon de fête pour les parents des morts et les vainqueurs.

Un de ces vieux soldats se détourne, et dit en riant, avec résignation.

— Il y en a bien qui partent avec des cheveux gris, et qui reviendront les cheveux blancs.

RENÉ MORAX.

Un incorruptible. — *Le pasteur :* — Mais, mais, Antoine, que vois-je? Vous m'aviez pourtant bien promis de ne plus boire qu'un seul verre de « schnaps ». Vous devriez déjà n'en pas boire du tout.

Antoine : — Mon té, mossieu le pasteur, c'est vrai, mais que voulez-vous, si je bois un verre je suis un tout autre homme; alors cet autre homme peut bien encore en boire un.

GRATTA MÉ, TÉ GRATTÉRI

Lou vîlhiou régent Binjamin Caille, on tot crânou dai z'autrou yâdzou, on savant quâsu quemin monsu Sonnay que Urbain Olivier bragâve su ion dé sé bî laivrou, l'îré jamais improntâ po contâ dai gandoisés. Quand sé trovâve à on carrou avoué la sadze-fenna Griton à François Bize, falliai oûre, tzacon fasai aô pî fêre po contâ la plle galêze. Yé sovint z'u lé bouî einvortolhî d'attiutâ cliaô doû vîlhiou. Sé sont-e z'u einvouilly dai tchoû su lé caillé et su la bisa. On bî dzo lou brâvou Binjamin s'in allâve tot dzalâ contre l'écoûla, fasai on'a cremena de la métzance, l'a reincontrâ la bouna Griton.

— Fa bin on'a pouta bisa naira.

— Vo dité bin, monsu lou régent, lé caillé z'on la tiûva tota rétrensa.

DAVID DAO TELIET.

A PIERRE D'ANTAN!

L'article de notre collaborateur Pierre d'Antan publié dans le *Conteur* du 29 mai et intitulé : « A travers la grammaire et l'orthographe », lui a valu une aimable lettre qu'il a bien voulu nous communiquer. Nous nous reprocherions d'en priver nos lecteurs, encore que l'auteur nous plaisante pour une misérable coquille. Oh! mais nous ne lui en voulons nullement : il n'est pas journaliste. Et puis, nous sommes en fort bonne compagnie, comme on le verra.

Sainte-Croix, 3 juin 1915

Monsieur,

Un de mes collègues m'a fait lire votre article du dernier *Conteur* intitulé : « A travers la grammaire et l'orthographe ». Immédiatement l'envie m'est venue de vous communiquer le plaisir que j'y ai pris, ainsi que quelques réflexions qu'il m'a suggérées; vous voudrez bien me permettre de vous en signaler quelques-unes en souhaitant que vous y trouviez quelque intérêt.

A propos d'affiches : dans une petite ville de notre canton, un honorable citoyen a fait peindre en lettres d'un pied sa profession de *camioneur;* ailleurs, j'ai vu un M. X... *Fabriquant,* ainsi qu'un Z... Horloger-*rabilleur.*

Dans un petit village alpestre, j'ai vu cette interdiction : Défense de trotter : *amande* 2 fr.!